

Dosia n'avait pas l'air content ; Sophie se décida à employer les grands moyens.

— Je pars demain, dit-elle ; on prétend que la nuit porte conseil : chère madame, méditez donc cette nuit la proposition que je vais vous faire, et donnez-moi réponse demain matin. Voulez-vous me confier Dosia pour cet hiver ? Je me charge d'elle jusqu'au moment où, comme à l'ordinaire, vous viendrez passer trois mois à Pétersbourg. Vous la présenterez alors dans le monde...

Dosia quitta brusquement sa chaise, non sans la jeter par terre, et se précipita au cou de la princesse, pendant qu'un déluge de thé à la crème se répandait sur la table autour de la tasse renversée.

Toutes les sœurs poussèrent une exclamation d'horreur.

— Vous voyez, princesse ! dit piteusement madame Zaptine.

Sophie ne put s'empêcher de rire.

— C'est un détail, fit-elle en retenant Dosia et en la faisant asseoir près d'elle ; nous changerons tout cela. Je n'ai pas la prétention de remplacer une mère de famille émérite...

— Moi non plus, murmura madame Zaptine.

Mais continua la princesse, je suis sûre que Dosia deviendrait parfaite si vous vouliez bien me la confier. Elle a passé six jours chez moi, et elle n'a rien cassé, rien renversé.

— C'est l'air de notre maison qui l'inspire, dit aigrement une sœur aînée.

Dosia était la beauté de la famille, ce qui ne la faisait pas chérir du clan des filles à marier. Elle allait répliquer : sa bonne amie la princesse posa un doigt sur ses lèvres en la regardant. Dosia sourit et se tut, — ce qui ne l'empêcha pas de tirer un petit bout de langue à ses sœurs dès que la princesse eut détourné les yeux.

Madame Zaptine passa une nuit sans sommeil. La perspective de voir Dosia parfaite et ait séduisante, mais la délicatesse de la bonne dame répugnait à donner à la princesse une tâche qui lui paraissait la plus rude des corvées.

Le matin, elle s'en expliqua avec Sophie, qui calma ses scrupules en lui promettant de lui renvoyer sa fille à la première incartade.

Ce grand point obtenu, la princesse eut encore à négocier avec Dosia. Elle s'efforça de lui inculquer un esprit de concorde et de charité à l'égard de ses sœurs, mais elle s'arrêta bientôt, et se borna à exiger de Dosia sa parole d'honneur « de ne pas commencer ». La jeune indisciplinée promit et tint parole, mais non sans peine.

XV

L'automne était venu ; malgré les efforts des jardiniers les feuilles mortes, éparpillées par les vents d'octobre, couvraient le lac de taches jaune et rousse ; Tsarskoé-Sélo était presque désert ; les fonctionnaires attachés à la cour continuaient seuls à loger dans les maisons de bois si riantes en été avec leurs péristyles de verdure, si tristes, quand vient l'hiver, avec leur mobilier de perse dont les fleurs bigarrées semblent grelotter sous la bise qui se glisse par les portes mal jointes.

A son retour, la princesse fixa ses pénates à Pétersbourg. Platon trouva un moment pour aller la voir, mais Mourief n'osa pas accompagner son ami. La liberté, le désœuvrement de la vie d'été avaient pu autoriser de fréquentes entrevues ; mais, en ville, la princesse, absorbée par ses relations, ses devoirs mondains, verrait-elle du même œil les visites du jeune officier ?

S'examinant à la loupe, Pierre se trouvait laid, gauche, bête, ignorant, et se demandait comment une personne aussi distinguée que la princesse Sophie avait pu supporter sa conversation.

Le régiment reprit enfin ses casernements d'hiver, et

Pierre, revenu au sein de sa famille, après avoir hésité pendant quarante-huit heures, franchit pourtant le Rubicon et se rendit chez la princesse Sophie, par une après-midi pluvieuse, afin de la trouver plus sûrement chez elle.

Quatre heures venaient de sonner. Un piano, vigoureusement attaqué, jetait des bouffées de musique dans l'escalier. Pierre se présenta, un peu pâle, le cœur battant très-fort. La princesse recevait, — il entra.

Au fond du grand salon, presque entièrement sombre, car on approchait des jours les plus courts de l'année, deux dames jouaient à quatre mains.

Le piano s'arrêta, la princesse se leva et vint au-devant de son visiteur. Celui-ci, plus troublé qu'il ne convient à un officier de cavalerie, — dans la garde encore ! — s'inclina sur la belle main qu'il baisa avec une ardeur comprimée, et se trouva assis auprès de son hôtesse devant une petite table ovale. On apporta une lampe dont l'épais abat-jour rabattait la lumière en un cercle étroit sur la table.

La dame restée au piano n'avait pas bougé. Sa présence embarrassait le jeune homme ; il ne savait pas ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas dire ; trop d'idées confuses se heurtaient en lui ; le besoin de sauver les apparences était ce qui surnageait le mieux dans l'océan de perplexités qui l'envahissait. Il parla, à tort et à travers, de l'Opéra italien, du théâtre Michel, de mademoiselle Delaporte et de madame Pasca, se proclama amoureux d'une étoile de septième grandeur apparue depuis huit jour au ciel du ballet, et que, par parenthèse, il n'avait pas vue.

La princesse, souriant un peu, les mains placidement croisées sur ses genoux, la tête légèrement inclinée en avant, l'écoutait avec bonté, lui tendant la perche lorsqu'elle le voyait prêt à sombrer, et, ô mortification ! n'ayant pas l'air de croire un mot de ce qu'il lui disait.

Un silence se fit. Pierre était à bout de ressources. La dame assise au piano derrière lui, qui n'avait pas bougé, semblait la personnification du reproche.

— Est-ce que tu ne vas pas bientôt t'en aller ? lui disait cette présence impitoyable.

Le malheureux jeune homme ramena ses éperons sous sa chaise, prêt à partir ; — il n'y avait pas six minutes et demie qu'il était entré, il avait dit au moins vingt bêtises, et il le sentait d'une façon abominablement claire...

Une note aiguë du piano grince tout à coup bruyamment sous un coup sec du doigt de la dame muette, donnant un la fantastique à la troupe de farfadets qui persécutait Mourief.

Le jeune homme sursauta, saisit sa casquette blanche et fit le mouvement de se lever... La princesse, son mouchoir sur la bouche, était prise d'un accès de fou rire ; jamais Pierre ne l'avait vue ainsi ; — il s'arrêta à moitié fou, halluciné, se demandant si c'était lui ou Sophie qui perdait la tête.

La dame du piano se leva lentement, émergea de derrière le jeune officier, et vint se planter en face de lui sous la lumière de la lampe. La princesse riait toujours, et deux larmes provoquées par un rire irrésistible coulaient sur ses joues.

— Dosia ?... s'écria Mourief absolument terrifié. C'est un rêve !

— Dites un songe, mon cousin !

« Je l'évite partout, partout il me poursuit. »

— En français, continua-t-elle, ça s'appelle même un cauchemar ; mais pas dans les tragédies, parce que le mot, n'est pas assez noble. C'est un mot mal vu, un mot plébéien, vous comprenez ?

Pierre ahuri, fit un signe de tête affirmatif.

— Et vous êtes ici ? dit-il en essayant de reprendre un peu d'aplomb.